

Culture & Savoirs

THÉÂTRE

Blancs ou Rouges, mais russes

Macha Makeïeff monte *la Fuite!*, de Mikhaïl Boulgakov. Une comédie fantastique et ironique, censurée par Staline. Derrière les portraits de ces Russes blancs, Boulgakov dresse en contrepoint un tableau de la société russe.

Marseille, envoyée spéciale

Une gare, à la frontière de la Crimée. Au loin, les canons de l'Armée rouge tonnent. Leur avancée est irrémédiable. Dans cette gare engourdie par le froid, un cortège d'hommes et de femmes fuit les bolcheviques. L'Armée blanche s'est repliée en Crimée. Sa défaite en novembre 1920 provoquera l'exil des Russes blancs, qui trouveront refuge à Constantinople.

Alors qu'il l'a commencée en 1926, Boulgakov remettra sa pièce sur le métier une première fois en 1928, puis une autre en 1934, et encore une autre en 1937. Staline n'aime pas *la Fuite!*. Il n'aime pas les autres pièces de Boulgakov. À partir de 1928, le dramaturge a maille à partir avec la censure. Ses pièces sont retirées de l'affiche et les éditeurs ne se bousculent pas au portillon pour les publier. Mais il tient, ne cède en rien, ni au chantage ni aux changements d'humour intempestifs du « petit père des peuples » et trouve dans l'écriture non pas le repos mais une raison de vivre.

On rit de l'absurdité érigée en norme

Chez Boulgakov, l'Histoire vire au tragique, au burlesque, au fantastique. Ses récits sont allégoriques, joyeux, désordonnés. Il tord le nez à la version officielle du récit national à la sauce stalinienne par des subterfuges d'écriture, dressant des portraits de personnages emportés par le tourbillon de l'Histoire et de la révolution. Ils sont des grains de sable qui enrayent la machine. Ils sont dans le camp des vaincus. L'exil vire à la farce. En apparence. On peut se moquer. Ou pas. On peut se moquer dès lors que, en contrepoint, entre les lignes, ces Russes blancs sont l'exacte réplique des Russes, plus précisément de l'âme russe qui jaillit tel un ressort et transforme les situations les plus intenablement en comique de situation. On rit de l'absurdité érigée en norme. Remplacez absurdité par bureaucratie, et *la Fuite!* devient le récit de l'intérieur de l'autoritarisme qui clôt le bec à tous ceux qui osent remettre en doute le pouvoir. On pense au *Suicide*, de Nicolaï Erdman, pièce écrite en 1928 qui, sous couvert d'évoquer la toute nouvelle société soviétique, témoigne déjà des dérives de ladite société, au nom de la révolution.



La Fuite!, un spectacle vertigineux, virevoltant et joyeux. Pascal Victor/ArtComPress

Alors que l'on fête justement le centenaire de la révolution d'Octobre, Macha Makeïeff monte *la Fuite!*. N'y voyez là aucune provocation. Il ne s'agit pas de regretter la Russie des tsars. Ni chez l'auteur, ni chez la metteuse en scène. Mais cette *Fuite!*, c'est aussi celle de sa famille, de ses grands-parents. Le départ précipité de la mère patrie pour un ailleurs incertain, un saut dans l'inconnu, Constantinople pour les uns, la France pour beaucoup. La pièce de Boulgakov, en évoquant l'exil, évoque entre les lignes l'exil intérieur. Celui qui conduit à l'autocensure pour éviter la censure, au silence, aux tentatives vaines de réécriture. Ses personnages sont des perdants de l'Histoire, on y croise des tsaristes, des bourgeois effrayés ou des anarchistes, mais, dans leur lâcheté comme dans leur débrouillardise pour survivre,

Des perdants de l'Histoire à la fois drôles et désespérés, lâches et inventifs.

ils sont à la fois drôles et désespérés, lâches et inventifs. Ils sont l'exact reflet de l'Homo soviétique, capables de rire des pires situations ou de pleurer et de se quereller en brisant négligemment des verres de vodka.

Onze acteurs endossent une trentaine de rôles

Macha Makeïeff a conçu le spectacle en huit tableaux, huit songes qui se déroulent sous le regard de la petite fille qu'elle fut qui écoutait dans un demi-sommeil le récit de cette débâcle sans en saisir le sens. Ses souvenirs croisent le récit de Boulgakov, du moins parvient-elle à les tresser avec pudeur. Elle a réuni onze acteurs qui chantent, dansent, jouent de la musique et endossent avec une vitalité à couper le souffle la trentaine de rôles qui traversent la pièce. Décors et costumes somptueux signés Macha Makeïeff,

lumières ténébreuses ou éclatantes de Jean Bellorini, sans omettre de signaler le regard complice d'Angelina Preljocaj pour chorégraphier les mouvements et multiples déplacements des personnages, on est pris par ce spectacle vertigineux, virevoltant et joyeux. Derrière la farce, pointe la tragédie. Mais la tragédie est aussi source de vie. Et dans ces tentatives de survie, dans ces arnaques et ces lâchetés, chacun peut y déceler l'infinie complexité des choses qui font et défont notre petit monde. ■

MARIE-JOSÉ SIRACH

À la Criée de Marseille où le spectacle a été créé, du 6 au 20 octobre. Du 7 au 9 novembre, au Théâtre national de Nice. Les 14 et 15 novembre, au Parvis de Tarbes. Le 21 novembre, au Théâtre de Corbeil-Essonnes. Du 29 novembre au 16 décembre au TGP de Saint-Denis. Les 21 et 22 décembre, au théâtre Le Liberté, à Toulon. Du 9 au 13 janvier, aux Célestins, à Lyon, et les 19 et 20 janvier, au Quai, à Angers.